

Un opéra de notre temps

Faisant étape à Saverne, l'impressionnante troupe de « Luther ou le mendiant de la grâce » a attiré une foule très nombreuse et, de toute évidence, convaincue des qualités multiples du projet. Dimanche à l'Espace Rohan, dans le cadre du festival d'art sacré.

LA REPRÉSENTATION DE CE DIMANCHE a commencé par un hommage rendu au compositeur alsacien Jean-Jacques Werner, décédé peu après la première. Il y a trois semaines à peine, il était présent à Bouxwiller pour une soirée de présentation de l'opéra. Une grande émotion était donc perceptible parmi le public.

Un projet peu commun

Au fil des mois, ses proches se réjouissaient avec lui de l'aboutissement de ce projet peu commun. En effet, inscrire la vie de Luther dans le cadre d'un opéra n'allait pas de soi. Le librettiste Gabriel Schoettel puisait aussi bien dans les sources bibliques, le récit historique, la parole résistante de Dietrich Bonhoeffer que dans la langue du peuple. Ce qui frappe d'emblée, c'est combien ce travail combine avec intelligence les ressources de l'écriture, de la musique et de la mise en scène. Le lieu de l'action se cantonne entre les quatre pieds d'une table (« la table renversée »), flanquée



Catherine de Bora et Mélenchton au cœur de l'œuvre.

d'une gigantesque chaise, qui évoque aussi bien le trône (papal ?) vide que la chaire du prédicateur. S'enchaînent alors des airs chantés par des solistes, y compris en ensemble à quatre voix, parfois relayés en écho par la chorale participative préparée avec soin par Marlise Winter et dirigée efficacement par Daniel Leininger. L'écriture du compositeur traduit les moments de tension,

de rejet critique de l'église de Rome et d'affirmation de la foi protestante. Luther, sans être présent, est évoqué sans cesse, y compris, échappant ainsi à une lecture hagiographique du personnage, pour regretter son absence prolongée, sa soumission aux princes (alors que la révolte des paysans faisait rage, y compris dans le proche Lupstein) ou ses occasionnels excès.

La mise en scène de Sören Lenz



Une ambiance de peinture flamande. PHOTOS DNA

faisait fréquemment appel à des déplacements de chanteurs ou encore à quelques pas dansés sur une imaginaire corde raide marquant la limite entre « triomphe et martyr », donc les devenir possibles de la nouvelle religion, et à des mouvements de foule parmi le public aboutissant à une manifestation d'une parfaite modernité. Les personnages au cœur de l'action, Catherine de Bora et Mélenchton, remarqua-

bles solistes, entraînaient dans leur sillage des hommes et des femmes dont les costumes alliés à l'éclairage ambiant faisaient penser à des tableaux de maîtres flamands.

Une direction musicale exemplaire

Rémi Studer assurait une direction musicale exemplaire, attentif à tout instant à la place de l'ensemble instrumental – dont la composition était d'une

rafraîchissante originalité –, des solistes et des ensembles vocaux. Enfin, l'emblématique *Ein feste Burg*, le choral par excellence, a circulé entre solistes, chœurs, chorale participative et le public dans la salle, signe de « reconnaissance » – avoir compris le message et exprimer sa gratitude – au même titre que la longue ovation qui a clos cette très belle manifestation. ■

P.B.